

Jamais comme ces jours-là

Poèmes de Miguel-Oscar Menassa

« *Ce n'est pas Paris, c'est Buenos Aires qui m'a vu naître/C'est pour ça, que je ne crains pas le mouvement* », peut-on lire dans un poème portant ce titre. Né à Buenos Aires en 1940, **Miguel Oscar Menassa** vit à Madrid depuis 1976. Peintre, écrivain, poète, psychanalyste, cinéaste et éditeur, il a notamment créé en 1971, le mouvement scientifique culturel *Grupo Cero*, ou naîtront trois ans plus tard, les *Éditions Grupo Cero*. Le passé et l'avenir constamment liés, mais dominés par le présent, demeurent le thème essentiel des écrits de l'auteur. Son plus grand apport à l'écriture est la conjonction de la poésie avec la psychanalyse. Ainsi, son travail l'amènera à fonder l'École de psychanalyse, en 1981 où il occupe des fonctions didactiques et dont il est actuellement directeur.

Ses productions le placent désormais dans l'avant-garde de la pensée contemporaine. Après *Infidélité* (2006) et *Ma seule famille* (2007), **Miguel-Oscar Menassa** a produit son troisième film au cours de l'été 2012. *À nos corps défendant* dénonce les travers de ce monde, les excès et les abus de pouvoirs : « Sans sucre mais avec un peu de venin » mentionne la bande-annonce. Le film est visible sur Facebook : <http://www.facebook.com/endefensapropiagrupocero>

Éric Guillot

Retrouvez l'auteur sur www.miguelsenassa.com
Traduits de l'espagnol par Claire Deloupy
avec la participation de Clémence Loonis.



J'UTILISE TOUT À MOITIÉ

J'utilise tout à moitié.
Je ne connais aucune machine, totalement.
Je ne connais aucune oeuvre, totalement.
Je ne connais aucune vie, totalement.

Moi aussi, je me suis laissé emporter, très souvent, par des intuitions, par les gros titres des journaux.

Il eut des choses que je devais vivre, et je n'ai jamais voulu savoir de quoi il s'agissait et il y eut des mets exquis que je n'ai jamais goûté et des plats que je mangeais presque tous les jours dont je n'ai jamais voulu savoir comment ils se faisaient et parfois je passais toute la journée, à cuisiner pour d'autres.

Quand je devais triompher, je triomphais à moitié et je ne suis jamais arrivé au fond d'aucun abîme.

Je n'ai jamais laisser personne m'aimer jusqu'à la fin et, quant à moi, je l'aimais follement mais par moments.

Et il y eut des cercles qui rompaient leurs limites et des carrés qui s'ouvraient à la mer.

Et moi, je trouvais tout naturel mais à moitié, je doutais aussi qu'il put y avoir un amour sans barrières, une âme sans paroles.

JE VIENS DE LA MÉDIOCRITÉ DES VILLES

Je viens de la médiocrité des villes
J'ai vu de très près, des drogues et de hautes murailles, des femmes renversées par l'amour, des animaux inscrits à la sécurité sociale.

Je marchais dans les rues et ne regardait personne
je marchais dans les rues et personne ne me regardait.

Je laissais le temps passait sur ma plume,
je laissais tomber sur le papier, blanc, la vie, la vie pleine, ouverte, humaine, que je ne vivrai plus.

JE SUIS CONTENT D'AVOIR TANT AIMÉ

Je suis content d'avoir tant aimé,
d'être si souvent arrivé aux confins des baisers, content d'avoir étreints pendant les nuits

enveloppés dans les vapeurs du silence
la vie luxurieuse de la chair et du feu, la splendide et folle passion des mots.
Content de me lever un matin, les pupilles humides tachées par amour.

Ce fut un siècle de folie, nous avons grandi dans toutes les directions, haine et amour sont devenus gigantesques, la pauvreté est arrivée jusqu'à la richesse, la bêtise et la belle folie ont peuplé les monastères, les maladies que l'amour a produit sont arrivées jusqu'à l'âme peuplant les silences, dans son désir de mourir, l'homme a inventé les virus qui attaquent, avec ferveur, la pensée.

Ensuite, il faut le dire, dans le cœur de la musique ce siècle, la guitare s'est brisée, le violon des guerres fut lamentation qui, volant jusqu'aux cieus, atteignait la douleur.

La trompette fut hurlement et le hurlement, chant, même le saxo bramait un peu de pitié.
Il y eut, ce siècle, des tambours de folie, qui explosaient en sonnant comme des sphères de lumière.

ENTOURÉ DE MENSONGES

Je n'ai pas de vérités à dire, ni même de consignes.

Je ne viens m'enrôler dans les armées de personne.

L'unique chose qui me désespère de la guerre c'est que les soldats soient si jeunes.

J'ai pleuré, j'ai pleuré toute la nuit.

JAMAIS COMME CES JOURS-LÀ...

Jamais comme ces jours-là je me suis senti étranger.
Jamais comme ces jours-là, si étranger à moi-même.
J'ai embrassé une femme croyant qu'elle était pierre et j'ai embrassé une pierre croyant que c'était de l'amour.

Ensuite j'ai écrit des vers comme des plaintes obscures, des corps vides, sans désirs, des âmes sans âmes.
Ces jours-là, j'ai vu comment l'amour couvrait le monde, tel un châte noir de larmes et de solitude.

Personne ne pouvait être avec personne, ces jours-là, nous étions tous enchaînés à l'amour.
Aucun homme ne désirait son travail, aucune femme ne vivait pour la liberté.

Et, cependant, nous nous aimions toute la journée.
Nous nous regardions avec tendresse et nous pleurions, et nous restions à pleurer jusqu'au soir, elle, elle s'enchaînait et moi je n'allais pas travailler.

À la fin du mois, quand la réalité nous saisit, nous pensions tous beaucoup de mal de l'amour, mais nous étions si heureux d'être ensemble que nous nous regardions avec foi et nous pleurions.

Le jour suivant nous étions démolis, pas question de parler d'aller travailler !
Elle, elle s'enchaînait à l'amour un siècle de plus et moi, je m'enchaînais à elle, pour toujours.

IL Y A DES MOMENTS...

Il y a des moments où l'on n'en peut plus.
Il y a des jours où la vie est hors d'atteinte, où la douleur produit des pensées d'une mort lointaine, ici, avec moi.

Le futur m'appelle avec sa voix de délire, il écourte les distances, il se pose légèrement sur mes muscles fatigués, il ferme mes yeux, il soulève le couvercle de ma cervelle et tout est gris.

Il y a des jours où les mots ne suffisent pas ni les souvenirs juvéniles pleins d'amour, ces jours secs, tordus, sans larmes où la douleur est telle qu'il n'y a pas de douleur.

Bien aimée, ma bien aimée, aide-moi à cacher ces pages blanches pour que personne ne sache, pour que jamais personne ne connaisse cette douleur :

il y eut un soir, un jour, où je n'ai pas pu écrire.

CE N'EST PAS PARIS, C'EST BUENOS AIRES

Ce n'est pas Paris, c'est Buenos Aires qui m'a vu naître, c'est pour ça, que je ne crains pas le mouvement.

Je suis, du tango, la brise qui remue quand on traîne les pieds.
La taille d'argent qui se plie en mesure.
L'homme qui mourut le jour suivant pour la voir danser.
La fille blasée qui chevauchant une queue de billard rêve qu'elle peut toute seule, faire toute seule sa vie, aimer sa solitude.

Et l'ivrogne assoiffé qui boit sans arrêt, se rappelant sa mère, cette fiancée infernale.
Et il se soûle et il pense que tout lui est égal et ses mains tremblent de tant d'impunité et il se déchire le ventre et il voudrait oublier et il oublie mais pas le nom de qui le tuera.

Je suis, du tango, les chiens œcuméniques, les chiens qui sont témoins du crime passionnel qui comme les idiots ou les fous aboient à la lune quand sur le trottoir gît l'amoureuse de la porte cochère.

Une dague de peur s'est plantée dans sa gorge.
Une dague de jalousie l'a condamnée à mourir, un homme amoureux d'un autre homme, une dague d'horreur qui sans l'aimer l'a tuée.

Et ensuite je suis, du tango, l'ami de cœur, qui n'arrive pas à minuit là où tu l'attends, qui te jette la vérité à la figure quand la vérité fait mal qui ne partage jamais avec toi le vainqueur.

Je suis, du tango, le clown de la nuit des Rois, celui qui a tué son amoureuse parce qu'il l'a vue sourire, un homme dans les bras, les jambes ouvertes, amant fou du poignard, il l'a tuée sans raison.

Et je suis aussi, du tango, l'ouvrier qui vole, un morceau de pain en pensant à ses enfants.
Je suis, du tango, la nuit enfermée derrière des grilles, que le réverbère du coin ne veut déjà plus éclairer.

Aital o disèm !

Un jorn de fèbre blava amb los palombaires

■ **Aici, en Roergue**, degun co-neis la fèbre blava, lo mal blau, la malautiá blava que pren tot lo país quand las palombas passan e van cap en Espanha. A C., d'entrepresas entièras barran; pertot de mond prenon lors comjats. D'unes son afogats e mobilizats de la punta del jorn a boca de nuèch, pendent cinc setmanas; cadun i va un jorn o l'autre; d'autres son resignats... Totes ne parlan e agachan cap al cèl las voladas de palombas, e tanben d'aucas o de gruas...

Una tradicion que se trapa en naissent, una passion que te brutla e te consumís. Sufís d'agachar lo viston de l'uèlh cossí escandilha, lugreja, belugueja a la vista d'una volada de palombas... Ajam pas peur dels mots: una tradicion, un ceremonial, una religion, una cultura, una civilizacion...

La palomba (paloma en gascon), la palombièra (palomièra), los palombaires (palomaires)... Lo bòsc es d'un desenat d'ectaras. Per anar a la cabana o palombièra, cal passar per un corredor negre, amagat. Pas se far veire. A la guèrra c o ma a la guèrra...

Tot comença d'ora. Noirir los apelaïres, los apelants (los apèus en gascon): de colombs, de palombas clucadas (uèl, un trentenat). Los far montar a la cima dels arbres, coma se montariá las colors, los drapèus...

Es ora de se téner dins la cabana e de gaitar, gaitar l'asuèlh, per las traucadas dels garrics. Primèra qualitat del palombaire: la paciència. Passaràn? Passaràn pas? E se passan se pausaràn? Tròp de vent, de calor... Los que sabon pas la paciència jamai faràn palombaire. Coma aquel, plan decidit a çò que disiá, mas que tenguèt un jorn, pas mai. Cresiá tirar de longa... Cadun passa lo temps coma sap. I a tojorn una gaita, los autres son liures. I a los «pauc-parla» e los qu'an besonh de parlar, de tot e de pas res... Las femnas (venon, cap d'interdiccion) «creson que trabalham pas» ditz un palombaire...amb lo sorire...

Dins la cabana qu'aici es al primièr estatge, i a tot çò que cal, e mai un coïssin per la sièsta. Una cosinièra que ten caud, e servís al cosinièr, personatge important. Se manja plan dins una palombièira, segur, e la botelha del

vin es sus la taula, òc. L'aperitiu es pas luènh per visitaires. D'aquí a cabussar dins las legendas que dison que dins las cabanas...

La palombièra es un ambient, un cèrt ambient. I a un capmèstre de cabana que totes escotan. De disciplina, òc mas encara mai de complicitat, de connivència... Se coneisson, se legisson, se respèctan, se sabon diferents.

Lo tirar, òc, lo manjar tanben... mas lo plaser mager es pas aquò. En primièr «las» veire arribar, se sarrar, virolejar. Per tres o per centenats. Puèi «las» far pausar... Tot còp un suble e dins la palomièra, los «fenèstrons» se barran. Silenci. N'i a un que tira suls cordèls, correjons e ficèlas per destablizar los apelants que van volatejar, bolegar, volar un pauc per d'unes, d'una pèrga a l'autra. Far creire a las palombas que de collègas son ja pausadas... La comprenètz l'importància dels apèus... Un autre, lo rocolaire, contrafa las palombas, sens illusion mas amb conviction...

Cadun son pòste, e lo fusil en direccion d'un aucèl. Al senhal del cap de cabana, pan!, pan!

Consultar lo libre de la palombièra es dintrar dins lo secret. Lo secretari nòta cada jorn lo temps, lo vent, los passatges, las palombas tuadas, las «cagadas» tanben. E en fin de linha lo comentari... Las istòrias i son: quatre fusils, sièis palombas, un espet, non?

Lo jornal local es pas luèh, qu'escrui lo comptatge cada jorn: ièr mai de dos cent mila dins un còl de Pirenèus, autant dins un autre...

Se volètz tot saber, cal s'entresenhar sus l'espia, apèu 007, anar far un torn del costat del «sòl» (un endrech plan netejat, amb de gran). Los apelaïres son de «poletons» (que vòlon pas) e un «semec». Per far pausar las palombas e clac! Lo fialat que tomba
E lo ser dintrar los apèus qu'an talent, noirir las palombas clucadas amb una seringa. Se partear las palombas: uèl dètz palombas... Los palombaires son contents. Contents tanben que, de luènh, de mond vengan a lor rencontre. Se ditz talament de causas suls palombaires...

I. P.

Espectacle : « Lo Bestiari musical de J.E. Fabre »

■ **Lo 18 de novembre de 2012**, a quatre oras e mièja, a la sala La Valette de St Leons, spectacle bilingüe «Bestiari musical – Bestiaire enchanté» de Joan-Enric Fabre, adaptacion musicala e armonisacion de Michel Lacombe (acordeon) e Gérard Thuillhe (guitarra), mesa en scena de Joan-Loïs Cortial. Textes e musica de Joan-Enric Fabre : una fà-

cia desconeguda de l'entomologista. Espectacle presentat per l'IEO 12, amb la participacion de la comuna de St Leons e l'associacion dels Amics de J-E Fabre.

Entresenhas : IEO, Ostal del Patrimòni, Plaça Fòch a Rodés/ieo12@ieo-oc.org/ 0683530792

Conferéncia : « La talvera de Joan Bodon »

■ **Lo dimècres 14 de novembre**, a sièis oras e mièja, a l'Ostal de las associacions, 15 Av. Tarayre a Rodés, conferéncia presentada per l'IEO 12 : « La

talvera de Joan Bodon », per Ivon Puèg, lectures de Simona Fenairon. A gratis, participacion liura. « Es sus la talvera qu'es la libertat »...

Serada cabaret a La Vila

■ **Lo 17 de novembre**, a uèch oras del ser, serata cabaret (pel vint-e-unen còp!) a Laurièras, al ras de Vilafranca de Roergue: repais animat pel Bernat Contaire e pels cantaires e contaires de Carcin e de Roergue. Lo prètz de la serata es de 17 €. Se cal far marcar.
Entresenhas : IEO del Vilafrancat, tel : 0565455604; jaconet.oc@wanadoo.fr